

Musée des arts de Nantes

Construit en 1893 sur les plans de l'architecte nantais Clément-Marie Josso, le Musée d'arts de Nantes (anciennement Musée des beaux-arts) est situé sur un axe privilégié de promenade entre le château des ducs de Bretagne et le jardin des Plantes. Sa verrière, sa façade, son escalier monumental sont protégés au titre des monuments historiques. Sixième musée de France, il abrite 100 000 œuvres, des « Primitifs italiens » jusqu'aux grands mouvements artistiques contemporains. On y admire le *Portrait de Madame de Senones* par Ingres, *Les Cribleuses de blé* de Courbet ou encore trois chefs-d'œuvre de Georges de La Tour : *Le Vieilleur*, *Le Songe de saint Joseph*, *Le Reniement de Saint Pierre*.

L'éclectisme de l'architecture propre au style Beaux-Arts répond au triomphe des architectes qui, à l'Exposition universelle de 1900 (année de l'inauguration du musée), prennent leur revanche sur les ingénieurs de celle de 1889. Les niches entre les colonnes ioniques jumelées accueillent les allégories des arts, l'architecture en position centrale au-dessus de la porte d'entrée.

Les façades, les toitures et l'escalier d'honneur du bâtiment qui abritent les collections sont inscrits au titre des monuments historiques depuis le 29 octobre 1975.

Il a été fermé pendant 6 ans pour d'importants travaux d'agrandissement et de modernisation. Il a rouvert ses portes le 23 juin 2017.



Musée des Arts de Nantes lors de sa réouverture, collection Musée des arts Nantes-métropole

Les décors réalisés par **Hector d'Espouy** l'ont été pour l'inauguration du musée le 1^{er} avril 1900.

Ils sont toujours partiellement visibles dans la Salle Courbet, qui conserve le plafond (et la signature) de cet artiste.

Il avait également décoré le patio central, ce qui est mentionné comme la salle des sculptures. Aujourd'hui tout est recouvert de peinture blanche, mais il a été conservé quelques images anciennes des 1913 qui présentent la décoration d'origine -un peu comme celle de l'Ecole des Beaux-Arts à Paris réalisée sous Duban.



Photo actuelle, collection Musée des arts Nantes-métropole



Salle des sculptures 1913, collection Musée des arts Nantes-métropole



Salle des sculptures pendant la 2^e Guerre mondiale, collection Musée des arts Nantes-métropole

Rideau de scène Comédie française

La **Comédie-Française** ou **Théâtre-Français**, le « Français », est une institution culturelle française fondée en 1680, située dans le 1^{er} arrondissement de Paris, surnommée la « Maison de Molière ».

Comédie française. Collection Musée des Beaux-arts
Ville de Paris



Le 8 mars 1900, un incendie a ravagé la scène et la salle dans lequel la jeune comédienne Jane Henriot a trouvé la mort.

La troupe se produisit dans les salles de l'Opéra et de l'Odéon en attendant la reconstruction confiée à l'architecte Julien Guadet, qui a eu lieu en un temps record pour être prêt pour l'Exposition universelle de 1900.█

Extraits de *La Nouvelle revue Tome XXI Mars-avril 1903*. Source Gallica.

En mars 1902, le rideau de scène ayant brûlé, c'est à Pâques qu'un nouveau le remplaça.

Deux artistes de talent, MM **Hector d'Espouy** (1854-1929) de Cazères sur Garonne (Haute-Garonne) et Antoine Calbet (1860-1942), originaire du Lot et Garonne, tous deux membres du Salon des artistes français, à la collaboration desquels, est due la décoration du foyer du Casino Royan, ont été chargés de décorer le nouveau rideau.

Leur tâche n'était pas aisée. Il importait avant tout de trouver une composition très décorative et en harmonie avec la décoration de la salle. Ce qu'il faut demander aux artistes c'est un tableau sobre, léger, d'une note gaie et fraîche, d'un ton harmonieux et clair. Proscrire l'allégorie dans de telles compositions nous semble impossible. Elle est un des moyens puissants de la décoration.

M. d'Espouy en a tiré de très élégants et de très heureux effets ; Il a pris comme thème de sa composition la devise même de la maison de Molière : « *Præteriti fides spes futuri* » et il s'est efforcé de rappeler, dans l'ensemble de son œuvre et par le détail, la tradition du théâtre appelé à recevoir le rideau dont la décoration lui était confiée.

...La devise de la maison, inscrite sur une banderole ... est retenue par toute une bande de petits anges blonds et grassouillets, roses et joufflus. ...

Au-dessous, un antique autel, un peu délabré, recouvert de feuillage, l'autel de Tradition se dresse parmi les bocages d'un coin du parc de Versailles. ... Ce parc intime et délicat symbolise donc à merveille le berceau de la Comédie française.

Deux muses, sœurs de Melpomène et de Thalie, qui, dans l'antiquité, présidaient, l'une à la Tragédie et l'autre à la Comédie, semblent venir sur l'autel sacré pour s'abreuver des parfums qui montent en spirales fragiles des coupes antiques. ...Au bord de la prairie verdoyante fleurissent des bouquets de pivoines roses et rouges et des parterres d'iris aux coroles délicates. Dans le fond, dans un bosquet touffu avec une haute porte taillée dans les broussailles épaisses, encadre les bustes de Sophocle, de Molière et de Corneille. Une éclaircie permet d'apercevoir, dans le lointain, un coin du Palais...

Un cadre tout doré, fait de feuillages en or, reliés en bas par trois masques antiques, enserre ce tableau...

M. d’Espouy, auteur de cette composition, a exécuté toute la partie décorative. Le peintre Calbet a traité les personnages.

La toile de MM. **d’Espouy** et Calbet va être marouflée sur le rideau de fer, dans quelques jours, pour être inaugurée après les fêtes de Pâques.

Souhaitons qu’en cas d’incendie, elle puisse opposer une barrière infranchissable au terrible fléau qui a fait de si cruels ravages ...

Edmond CLARIS

Le dessin ci-dessous, légèrement différent des photos d’archives du rideau de scène de la comédie française de 1903, fait partie de la collection du département des arts graphiques modernes du Petit Palais. Selon la responsable de la documentation scientifique, il a été donné par **Hector d’Espouy** en 1907, probablement dans le cadre de la création du « Musée du dessin moderne », un musée dans le musée initié par Henri Lapauze, conservateur du Petit Palais de 1905 à 1925, et inauguré en 1907. À cette occasion, Henri Lapauze a très largement sollicité les artistes vivants et les héritiers des artistes décédés qui ont bien souvent généreusement répondu à son appel en donnant une ou plusieurs de leurs œuvres.



Rideau de scène Comédie française, collection Petit-Palais, Musée des Beaux-arts de la ville de Paris
Dans des documents d’époque de la BNF (Source Gallica), on trouve les informations complémentaires ci-dessous :

Dans « **Histoire de la maison de Molière** » page 157, auteur Emile GENEST 1922, on peut lire :

Résumé: Lors des travaux consécutifs à l’incendie de la comédie française, la décoration du rideau de fer confié à Hector d’Espouy et Antoine Calbet n’a pu être terminée pour la réouverture mais a été mis en place en 1903.

Dans « **Le temps du 30 mars 1903** » :

Résumé Article: M. Chaumié ministre en charge des beaux-arts a visité l’atelier d’Espouy à Malakoff où le peintre vient d’achever le rideau de fer qui sera marouflé à la comédie française pendant les vacances de Pâques 1903.

Palais Rose Paris

Aujourd'hui détruit, le Palais Rose fut sans doute l'un des derniers avatars parisiens de l'hôtel particulier, lieu aristocratique par excellence.

En 1895, le comte Boniface de Castellane épouse une américaine richissime, Anna Gould, héritière d'une immense fortune acquise dans les chemins de fer du Far-West, mais physiquement peu avenante.

Castellane fait appel un architecte renommé auprès des grandes fortunes : Paul Ernest Sanson (1836-1918). Grand admirateur de Versailles, Boni de Castellane lui demande un palais qui soit une adaptation du Grand Trianon, construit en 1687 par Jules-Hardouin Mansart et Robert de Cotte pour Louis XIV. Sanson va exécuter son souhait. A l'actuel n° 50 de l'avenue Foch, il réalise un palais grandiose qui marqua son époque : édifié de 1896 à 1902.

L'élément de décor le plus admirable était le grand escalier : les deux volées de marbre rouge pour les marches et noir pour les rampes desservait à l'étage noble avec, d'un côté la salle à manger ornée de boiseries couleur vert d'eau s'inspirant de celles du « Pavillon français » du Grand Trianon et pouvant accueillir 180 invités, un jardin d'hiver et un petit théâtre et de l'autre, le « Salon des arts » glorifiant l'Architecture, la Peinture, la Sculpture et la Musique. Ce dernier s'inspirant du « Salon de la Guerre » de Versailles. Une longue galerie reliait les deux pièces.

La décoration était due à « la meilleure main d'œuvre de sa spécialité » le maître décorateur **Hector d'Espouy**, auteur de peintures des plafonds et des voûtes dont celle du grand escalier (« Les cinq continents » d'après Charles Le Brun).

Lassée d'être considérée comme un porte-monnaie, Anna Gould divorça en 1906.

Le Palais Rose fut démoli en 1969 dans l'indifférence générale et remplacé par un immeuble sans aucun caractère.



Escalier Palais Rose Paris, collection BNF-Gallica

James A Burden House, New-York

En 1895, James Abercombie Burden, Junior, s'était marié avec Florence Adele Sloane, une des femmes les plus riches de l'époque. Elle était l'arrière-petite-fille du célèbre milliardaire Cornelius Vanderbilt et la fille du richissime William D. Sloane.

La famille Burden s'était enrichie dans l'acier. Les revenus de la jeune épouse étaient estimés à \$1 million par an.

En 1902, James Burden fit construire par l'architecte Whitney Warren, un hôtel particulier de trois étages de style Renaissance, sur un terrain situé sur la 91^e rue à New-York, qui appartenait au non moins célèbre et riche Andrew Carnegie.

En trois ans le manoir fut terminé.

Le manoir en 1905. Document The Otto Kahn & The James Burden Mansion, New-York

L'architecture générale, en pierre de taille de Hauteville/chandore dans l'Ain, comportait trois grandes baies vitrées en façade qui illuminaient l'intérieur.

Cette pierre naturelle est très dure et a été utilisée dans les constructions du monde entier (la Bibliothèque Nationale à Paris, le socle de la Statue de La Liberté ou l'Empire State Building à New-York)...

L'intérieur, de style français, était décoré avec un luxe ostentatoire : grands miroirs enluminés, feuilles d'or sur les moulures murales, sols recouverts des plus beaux marbres. Des tapisseries belges du XVIII^e siècle ornaient certains murs.

La grande salle de réception était inspirée de la galerie des glaces du château de Versailles et ses murs étaient recouverts de marbre de couleur violet.

Les invités entraient par des portes de plus de quatre mètres de hauteur. Ils accédaient dans les étages par un magnifique escalier en marbre de Hauteville en spirale, décoré d'une rampe en fer forgé de toute beauté.

En 1903, **Hector d'Espouy** en a peint le plafond de la cage d'escalier en représentant des allégories des arts entourant un vitrail Tiffany en coupole zénithale.

Moins rigide que le montage avec des profilés de plombs, la technique de montage du célèbre créateur new-yorkais Louis Comfort Tiffany (1848-1933) consiste à utiliser un ruban de cuivre et à en entourer chaque pièce de verre coupé et meulé avant la mise en place tel un puzzle. Afin de les assembler, toutes les pièces sont brasées au moyen de tiges d'étain.

Ce mode de sertissage permet d'utiliser de très petites pièces de verre et de créer ainsi de minutieux tableaux.

A la mort de James A. Burden en 1932, sa veuve quitta les lieux. Le manoir fut d'abord loué, puis la congrégation du couvent du Sacré cœur l'a racheté en 1940 pour y installer une des écoles de filles les plus renommées. Etablissement très recherché par les familles de la haute société américaine, plusieurs filles des familles Vanderbilt, Kennedy, pour ne citer qu'elles, y ont poursuivi leurs études.

De tout temps, ce manoir a été considéré comme « le plus remarquable manoir des beaux-arts de la ville ». En 1974, il fut classé monument historique.





Escalier, photo The Otto Khan & the James Burden Mansion



Coupole, photo The Otto Khan & the James Burden Mansion

Halle de Cazères

En se référant au « *Notes historiques et archéologiques sur Cazères* » de l'Abbé Emile Espagnat paru en 1911, la halle ancienne datait de 1602. Sa lourde charpente de bois servant de couvert, toiturée de tuiles à quatre versants, posée sur des rangées de piliers en bois de chêne, lui donnait un aspect disgracieux.

La conception architecturale de la nouvelle halle fut confiée à **Hector d'Espouy**, enfant du pays, qui venait de conduire à la satisfaction générale la restauration de l'église.

La halle a été construite en 1904. Elle a coûté 34 800 francs (136 800 euros actuels), plus les deux statues d'une valeur artistique de 6 000 francs (23 600 euros actuels), réalisées par l'autre enfant du pays Frédéric Tourte.

La nouvelle halle avec sa sveltesse, son air coquet, son couronnement en fonte ornementé, et peint en tons vifs, variés, se présente agréablement à la vue.

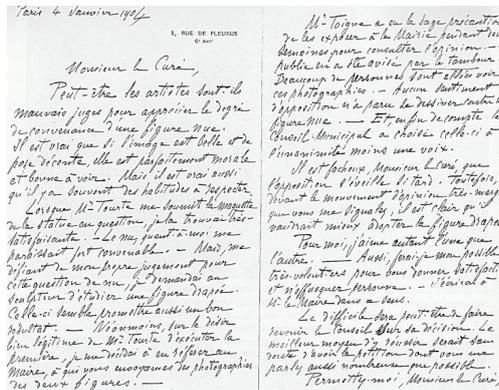
C'est une construction en fer et acier à deux toitures à quatre versants. Soutenue par trois rangées de piliers en fonte ; ces derniers sont au nombre de vingt-quatre, dont huit sur chaque côté extérieur et six dans la ligne intérieure. A chaque bout, au centre, les piliers sont remplacés par deux pylônes en pierre, avec une niche et une fontaine.

Dans la niche du côté de l'actuelle médiathèque, anciennement théâtre, apparaît une statue représentant *Le semeur*. Le socle porte la devise : « *se bailli de boun blad, baillame de boun pan* » (= *si je donne du bon blé, donnez-moi du bon pain*).

Dans celle du côté de la place de l'église : *une flore ou Pomone*, déesse des fruits et des jardins dans sa plantureuse nudité. Le socle porte l'inscription « *Diva Fructifera POMONA* ».

La nudité de la déesse, placée juste en face des fenêtres du presbytère, souleva à l'époque une violente contestation dans le contexte particulier de l'époque suivi peu après par la loi de séparation de l'église et de l'état.

Voici, ci-dessous, une copie de la correspondance **d'Hector d'Espouy** adressée en janvier 1904 à l'Abbé Espagnat et reproduite dans le livre d'Anne et Robert Foch, *Cazères et ses environs*, T III.



Correspondance, livre d'Anne et Robert Foch, Cazères et ses environs Tome III



halle de Cazères, photo Mairie de Cazères

Hôtel de Salm - Palais de la Légion d'honneur

La grande chancellerie de la Légion d'honneur présente ci-dessous un extrait de l'historique de l'Hôtel de Salm qui abrite le siège de la Légion d'honneur depuis 1804, date de son acquisition par le comte de Lacépède, premier grand chancelier de l'ordre.

1787. Edifié par l'architecte Pierre Rousseau pour le compte d'un prince allemand, Frédéric de Salm-Kyrbourg, l'Hôtel de Salm est situé au cœur de Paris, face aux jardins des Tuileries.

1794. A la mort du prince de Salm, guillotiné, et sous la pression des créanciers, l'Hôtel particulier est rayé de la liste des biens nationaux.

De nombreux locataires se succèdent et autant de solutions pour assurer l'équilibre financier du monument.

1804. L'Hôtel de Salm trouve enfin une destination à la mesure de son élégance. Il est acquis pour la Légion d'honneur sur ordre de Napoléon Bonaparte.

L'édifice prend alors l'appellation de palais de la Légion d'honneur.

1871. Dévasté par un gigantesque incendie aux derniers jours de la Commune, en même temps que le palais des Tuileries, la Cour des comptes ou encore l'Hôtel de Ville, le palais renaît de ses cendres grâce à une souscription publique lancée auprès de tous les légionnaires et médaillés militaires.

1871-1878. Le grand chancelier, le général Vinoy, confie à l'architecte Anastase Mortier le soin de réaménager le lieu.



Palais restauré. A Auger d'après Hubert Clerget, 1874

Les élégantes façades, restées debout malgré l'incendie, sont conservées. La décoration intérieure est repensée et conçue à la gloire de la Légion d'honneur.

Hector d'Espouy a été fait chevalier de la Légion d'Honneur en 1901.

Cette décoration lui a été remise à Paris par M. Emile Maruéjous le 1^{er} mai 1901. M. Maruéjous, officier de la Légion d'Honneur, avait été ministre du commerce, de l'industrie, des postes et télégraphes dans le second ministère Brisson en 1898. Il avait également été Député de l'Aveyron de 1889 à 1906.

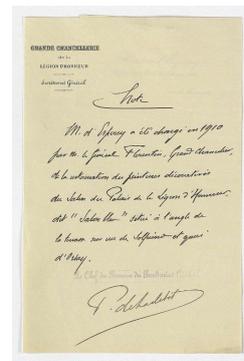
L'étude des documents liés à la décoration **d'Hector d'Espouy** montre qu'il a été chargé en 1910 de la restauration des peintures décoratives d'un salon du Palais de la Légion d'Honneur, dit « salon bleu ».

Note Légion d'honneur H. d'Espouy, document de la base Léonore

On peut y lire : Note

M. d'Espouy a été chargé en 1910 par le général Florentin, Grand Chancelier de la Légion d'honneur de la décoration des peintures du salon du Palais de la Légion d'honneur dit « Salon bleu » situé à l'angle de la terrasse sur rue de Solferino et quai d'Orsay.

Signé : Le chef du bureau du secrétariat général de la Grande Chancellerie.



Il est reproduit ci-dessous un extrait de la brochure « Palais de la Légion d'honneur » avec l'aimable autorisation de la Grande Chancellerie.

Le Salon de la Rotonde, remarquable par sa disposition en rotonde et par sa riche décoration à la gloire de la Légion d'honneur, sert de cadre aux cérémonies officielles de l'institution et aux concerts donnés par les élèves des maisons d'éducation de la Légion d'honneur. Sous la coupole se déploie l'Institution de l'ordre de la Légion d'honneur (Théodore Maillot) qui met en scène l'empereur Napoléon Ier et les grands personnages civils et militaires de l'Empire. Autour de cette œuvre se développe un décor pictural qui témoigne d'une libre historiographie de la Légion d'honneur et dans lequel Napoléon côtoie Charlemagne, François Ier et Louis XIV. Entre ces tympanans en ovale s'intercalent des pendentifs de Bayard, Du Guesclin, Jeanne d'Arc et Sainte Geneviève.

Sur les murs, une série de douze profils symbolisant chacun une activité rappelle l'universalité de la Légion d'honneur: Richard-Lenoir, le commerce; Larrey, la médecine et la chirurgie; Houdon, la sculpture; Percier, l'architecture; Malesherbes, la justice; Masséna, la guerre; La Pérouse, la marine; Parmentier, l'agriculture; Gros, la peinture; Boieldieu, la musique; Delavigne, la poésie, et Girard, l'industrie.

Au sol, le tapis des cohortes, copie de la manufacture de Cogolin, a été réalisé d'après le tapis original exécuté par la manufacture de Tournais vers 1810. Le visiteur peut admirer le mobilier Premier Empire qui se trouvait dans l'hôtel parisien de la princesse Elisa Baciocchi, sœur de Napoléon Ier.

Sur les commodes de Jacob-Desmalter sont déposés deux vases Médicis en porcelaine de Sèvres et quatre flambeaux à décor de sphinges. Réalisées en acajou, bronze doré, marbre blanc, glace au tain, ébène et ivoire, les commodes ont été livrées en 1809 pour la chambre de l'impératrice à Compiègne.



Salon de la rotonde, photo G. Targat

Crédit du Nord Tourcoing

Selon l'office de tourisme de Tourcoing (Nord), le bâtiment qui abritait la banque « Crédit du Nord » de Tourcoing (Nord) a été conçu par l'architecte, natif de Tourcoing, Jean-Baptiste Maillard (1857-1929) avec l'aide de son fils aîné Henri Maillard (1884-1949). Sa construction a été réalisée entre 1913 et 1920.

Crédit du Nord. Photo archives Crédit du Nord



Le Figaro 08.11.1915

Lors de la construction, sa décoration par **Jean d'Espouy** a été interrompue par la Grande Guerre, comme l'indique la coupure du journal « *Le Figaro* » en date du 8 novembre 1915.

Figaro du 08.11.1915. Collection Gallica

La tâche interrompue.
Quelques jours avant la déclaration de guerre, le peintre Jean d'Espouy travaillait à Tourcoing à la décoration du hall d'une grande maison de banque. Il avait à peu près terminé sa composition, pour l'achèvement de laquelle son père, le maître Hector d'Espouy, lui donnait les derniers conseils, lorsqu'un soir, en sortant de la maison où il travaillait, il vit affiché à la porte l'ordre de mobilisation.
Et le jeune peintre prit le premier train à Tourcoing pour rejoindre son corps à Paris.
Le père, à tout hasard, roula la toile, et quelques jours plus tard, bien peu de temps avant l'arrivée des Boches incendiaires, il la ramena ici, en son atelier de la rue de Fleurus.
Et maintenant Hector d'Espouy donne

LE FIGARO —

les dernières touches à l'œuvre de son fils mobilisé, tandis que celui-ci, tirailleur algérien, se distrait, entre deux prises de tranchées allemandes, par des croquis et des pochades de bivouac qu'il envoie rue de Fleurus et qui, sur les murs du vieil atelier, chantent la guerre à côté de la grande allégorie de Tourcoing consacrée à la paix.

Grâce aux dirigeants actuels du Crédit du Nord de Tourcoing, les documents suivants présentent les peintures murales sous des verrières zénithales.

Une grande fresque représente des gardiens de troupeaux de moutons dans un paysage pyrénéen.

Lors de l'éloge funèbre à l'enterrement de Jean d'Espouy, la phrase suivante a été prononcée:

"...à Tourcoing, se trouve placé maintenant, dans le hall du Crédit du Nord, ce vaste et harmonieux paysage pyrénéen, animé de moutons, de bergers et qui fut tant admiré du public et des artistes au Salon de 1920..."



Paysage pyrénéen, photo Crédit du Nord Tourcoing

Une autre fresque présente un tableau bien local avec : « *Pénélope devant son métier ou des putti devant une étoffe et une machine à coudre; reflets de l'industrie textile de la ville* ».



Fig. 59 : Fileuse, photo Crédit du Nord Tourcoing

La façade du bâtiment a été refaite en 1966.

La Banque a déménagé en 2016 dans un bâtiment plus fonctionnel situé en face du précédent, toujours sur la Grand-Place de Tourcoing.

Chambre de commerce de Lille (Nord)

Dans les années 1900, désireuses de faire de Lille (Nord) un grand centre d'affaires, la municipalité et la chambre de commerce ont souhaité l'érection d'un nouveau Palais du commerce.

En associant leurs efforts financiers, au début de l'année 1906, le président de la chambre de commerce Edmond Faucheur a chargé l'architecte **Louis Marie Cordonnier** de la construction d'un nouveau siège.

Pour le théâtre (Opéra), la ville décide d'organiser un concours public le 25 mai 1907.

Le 11 novembre 1907, Louis Marie Cordonnier remporte le concours, non sans déclencher quelques jalousies.

En fait, après des études à l'école des Beaux-arts de Paris qu'il a quittée en 1880, Louis Marie Cordonnier (1854-1940) s'était installé à Lille.

Il a remporté la bourse d'Amsterdam (1884-1885) devant 172 concurrents, ce qui lui apportera la médaille d'honneur du Salon des artistes français en 1892.

Le talent de Louis Marie Cordonnier lui a valu l'élection à l'institut de France (1911), à la tête de la Société centrale des architectes (1918-1922).

Grâce au Président de la Chambre de commerce et d'industrie de Lille, qui a eu l'amabilité d'envoyer le livre « *Les secrets du Palais de la Bourse* » écrit par Bruno Vouters et publié aux éditions La Voix en janvier 2016, il est possible de retracer l'histoire d'un des bâtiments emblématiques de la ville de Lille, où **Hector d'Espouy et son fils Jean** ont participé aux travaux de décoration intérieure au début du XX^e siècle.

Dans ce livre, on découvre que l'histoire du lieu remonte à une délibération du conseil municipal présidée par le Maire Charles Delesalle, en date du 16 mars 1906. La première pierre a été posée le 15 avril 1910.

L'installation officielle de la chambre de commerce et d'industrie, présidée par Edmond Faucheur depuis 1898, a eu lieu le 4 décembre 1920, en présence de M. Auguste Isaac, ministre du commerce et de l'industrie.

En venant de la gare de Lille, le bâtiment dessiné par l'architecte Cordonnier s'impose au regard par son importance surmontée d'un puissant beffroi, qui atteint les soixante-dix mètres de hauteur.

Le bâtiment a d'ailleurs failli être récupéré par la municipalité qui a voulu en faire le siège de la mairie lorsque celui-ci a été gravement détruit par un incendie le 23 avril 1916.

Finalement la chambre conserva son beffroi et un nouvel édifice pour la mairie sera construit dans les années 1920 avec un beffroi d'une hauteur de 103 mètres.

Pour marquer le dynamisme et l'importance de la chambre de commerce, l'extérieur a été soigné par l'architecte mais c'est surtout la qualité des prestations décoratives et architecturales de l'intérieur qui seront chargées d'impressionner le visiteur.

Le grand hall central est surmonté d'une immense verrière, à une quinzaine de mètres de haut, donnant l'impression d'une cour intérieure entourée d'une trentaine de colonnes majestueuses.

Bruno Vouters précise :

*« Contre le mur de gauche, nimbé de lumière naturelle, une immense carte illustrée par le peintre **d'Espouy** place le Nord/Pas de Calais au cœur d'un ensemble plus vaste : Picardie, Normandie, Belgique et Angleterre...Des anges légers comme l'air veillent aux quatre coins de cet espace géographique dédié au commerce, à l'industrie et à l'agriculture.*

Au cœur de cette vaste fresque dédiée aux fructueuses saisons qui passent, un coq suggère que l'avenir appartient à ceux qui se lèvent sans trop tarder...

*Au premier étage, au plafond, les fresques en trompe-l'œil, finalisées pendant la première guerre mondiale (Ndr : voir plus loin) par **Marie Désiré Hector Jean-Baptiste d'Espouy (1854-1929)**. Originaire des Hautes-Pyrénées, prix de Rome, professeur à l'école des Beaux-arts de Paris. C'est un spécialiste du travail ornemental : on lui doit les fresques d'entrée du Panthéon et les décorations intérieures du musée royal d'Afrique central de Tervuren (Belgique).*

D'un côté l'industrie, son homme et ses outils : marteau, pince, roue dentelée. De l'autre, l'agriculture, une femme et sa faucille, avec quelques angelots pour veiller au grain. Plafond mouluré, bois travaillés, série de pieds-de-bœufs : un ensemble à détailler pour les visiteurs...

*Et voici le « clou » de la visite, la **salle des séances**, adossée au beffroi...(Ndr : au premier étage, appelée communément salon des appareils)...*

Une scène ambitieuse occupe l'espace central du plafond en trompe l'œil réalisé par le peintre d'Espouy. Armé d'un bouclier décoré de fleurs de Lys, un angelot accompagne la femme drapée qui représente la ville de Lille. Et Mercure verse à ses pieds le contenu d'une corne d'abondance. Le décorateur a placé dans un coin de sa fresque le président Alfred Descamps, affublé d'un casque de mineur (Il vice-présida la compagnie de mines de Lens) et ... Louis-Marie Cordonnier, un compas dans la main !

Lustres, fenêtres et hublots éclairent cette élévation réaliste au nom du travail accompli.

Malgré tout le soin apporté à la rédaction de ce superbe livre, richement détaillé de près de 150 pages, il semble peu probable que Hector d'Espouy ait exécuté les travaux « pendant » la première guerre mondiale.

A cette époque, la ville de Lille se trouvait en zone occupée par les Allemands. La vie y était très difficile pour les Lillois restés sur place du fait des pénuries et des confiscations allemandes.

Rappelons au passage qu'à Pâques 1916, près de 10 000 Lilloises ont été déportées au camp de Holzminden en Bavière.

De plus, dans les travaux de recherche menés sur la famille d'Espouy, il a été trouvé qu'à Cazères, on connaît bien Hector (1854-1929), le célèbre architecte, grand prix de Rome, chevalier de la légion d'honneur, qui a rénové l'église, restauré la halle et dirigé la construction du monument aux morts.

Mais il y a aussi son fils Jean (1891-1921) aquarelliste dont le talent déjà reconnu, dès l'âge de 20 ans, par ses pairs lors du salon des artistes français à Paris en 1911 et 1912.

Dans les archives de Cazères, on y apprend notamment qu' « en 1919, **Jean et son père Hector ont peint le superbe décor intérieur du salon d'apparat du 1^{ier} étage de l'immeuble abritant la chambre de commerce de Lille (Nord) »**

Un autre document nous indique que :

Suite à l'avis favorable à la protection donné par la Commission régionale du patrimoine et des sites (CRPS) réunie les 27 janvier et 9 avril 2015, à la direction régionale des Affaires culturelles, Jean-François Cordet, préfet de la région Nord – Pas-de-Calais, préfet du Nord a signé le 10 juillet 2015 les arrêtés d'inscription au titre des monuments historiques des monuments suivants :

... Chambre de commerce de Lille :...dans laquelle : Le remarquable décor intérieur est dû à plusieurs artistes renommés en leur temps : Hector et Jean d'Espouy en 1919 pour les plafonds des salons d'apparat du 1er étage...

Le service « Ville d'art et d'histoire » de la direction du Patrimoine de la ville de Lille ajoute :

« Lorsque la guerre éclate, le gros-œuvre est à peine terminé ; les locaux sont réquisitionnés par l'occupant, qui y stocke, par exemple, des décors de théâtre au rez-de-chaussée, tandis qu'une

partie du bâtiment est laissée à disposition du comité d'alimentation hispano-américain (qui a aidé les Lillois à s'alimenter pendant ces 4 années d'occupation effroyables) ».

De ces divers documents, on peut donc en conclure que les travaux de décorations ont été initiés par **Hector d'Espouy** juste avant la guerre et qu'ils ont été terminés **par Hector et son fils Jean en 1919**.

A noter qu'en fin d'année 2015, c'est dans cet édifice qu'a été organisée l'élection de Miss France. Les téléspectateurs ont pu apprécier la beauté des 31 miss qui s'étaient mises sur leur 31, sous les somptueux décors peints par l'artiste, originaire du département 31.



Plafond, photo CCI Lille-métropole



Carte du Nord, photo CCI Lille-métropole



Théâtre de Lille (Opéra) :

Opéra et Bourse de Lille, photo Ville de Lille

La brochure « *Laissez-vous conter l'Opéra de Lille* » conçue et réalisée par le Service Ville d'Art et d'Histoire de la Direction du patrimoine de la Ville de Lille, présente une belle description à la fois de l'architecture et aussi des décorations intérieures de l'édifice.

L'architecte Louis Marie Cordonnier s'est inspiré notamment de l'opéra Garnier et du théâtre de la comédie française à Paris.

Le grand foyer mesure 35 m de long sur 9 m de large. L'orchestre est conçu pour au moins 60 musiciens. La salle peut contenir 1 600 places.

Chaque détail de décoration est conçu avec soin et confié aux meilleurs artistes et artisans régionaux. Grand prix de Rome (**Hector d'Espouy**, Georges Picard pour le plafond de l'Opéra), lauréats ... peintres et sculpteurs de l'opéra combinent leurs talents pour faire de ce monument un Palais qui portera haut la renommée du nord de la France et de la ville de Lille.

L'inauguration était prévue en octobre 1914, mais le 2 septembre, les patrouilles allemandes pénètrent dans la ville. Les Allemands s'emparent du théâtre le 5 novembre 1914 jusqu'en 1918.

La ville est bombardée et incendiée par l'ennemi, vidée, ruinée, épuisée par 4 années d'occupation. Elle est libérée par les troupes anglaises le 17 octobre 1918.

Le 7 octobre 1923 à 19h30, le Grand Théâtre ouvre enfin ses portes. Parmi les personnes présentes : Louis Marie Cordonnier et tous les artistes et artisans qui ont créé ce décor dont se délectent les Lillois.



Le foyer de l'Opéra de Lille

Opéra foyer, photo Ville de Lille



Opéra Lille, salle entracte, photo Ville de Lille

Train présidentiel (1915)

Selon le journal des transports du 30 octobre 1915, quelques temps avant la guerre, les Compagnies de chemins de fer, désireuses d'offrir un nouveau train officiel au chef de l'Etat, avaient prié M. Stéphane Dervillé, président de Paris Lyon Méditerranée (PLM) de demander au maître Hector d'Espouy, grand prix de Rome de 1884, la décoration et le mobilier des voitures de ce train.

Et M. d'Espouy a conçu une merveille, dit *Le Figaro*, dont il achevait dernièrement les premières réalisations ; une merveille et un tour de force, car faire de l'art décoratif de haut style dans le cadre exigü d'un wagon, si spacieux soit-il, est une difficulté qu'on avait quelques fois tournée, mais qu'on avait jamais vaincue jusqu'ici.

M. d'Espouy a pleinement réussi son œuvre, en s'inspirant, avec autant de goût que d'ingéniosité, des fresques délicates, menues et charmantes de Pompéi, qu'il a su moderniser par les plus originales et les plus séduisantes trouvailles.

VOIE DU SIMPLON

Le 1^{er} octobre a été ouverte à l'exploitation, en Suisse, une ligne de chemin de fer dont il ne faudrait pas, dit *Excelsior*, mesurer l'importance à la brève dépêche qui en a annoncé l'inauguration : le Moutiers-Longeau. Cette ligne n'a pas plus de 13 kilomètres, mais elle raccourcit et abrège très sensiblement le trajet de Delle, frontière française, sur Biene, Berne et le Simplon. Elle évite une série de rampes très fortes, atteignant jusqu'à 25 pour 1.000, tandis que la pente de la voie nouvelle, dont plus de 8 kilomètres sont en tunnel, n'excède nulle part 13 pour 1.000. Ce tronçon, qui appartient à la Compagnie Berne-Loetschberg-Simplon, est une section de la voie d'accès au Simplon, que l'ouverture du tunnel de Loetschberg, il y a deux ans, a si heureusement amorcée, en concurrence avec le Gothard si cher aux Allemands.

On sait que ceux-ci ont réussi à imposer, plus ou moins directement, leur contrôle aux relations qui empruntent le tunnel du Gothard. Le canton de Berne, qui n'est pas unanimement acquis à ces influences, a beaucoup encouragé la construction du tunnel du Loetschberg, ainsi que du raccourci Moutiers-Longeau, qui en facilitera l'accès. La Compagnie de l'Est ne pouvait non plus y rester indifférente ; elle a été autorisée à souscrire pour deux millions d'actions dans la Société du Moutiers-Longeau, et elle a étudié attentivement des questions, non encore résolues, de partage de trafic entre les lignes internationales qui traversent la Suisse. Il n'est pas douteux que des solutions prochaines dépendront des clauses du traité qui terminera la guerre en cours ; la chancellerie allemande s'arme, dès maintenant, pour la discussion de ces problèmes économiques ; il conviendra qu'elle trouve à qui parler.

LE NOUVEAU TRAIN PRÉSIDENTIEL

Pendant que nos jeunes artistes, peintres, sculpteurs, architectes, combattent au front avec l'élan et l'héroïsme dont témoignent les tableaux d'honneur de l'École de la rue Bonaparte, dans les ateliers de leurs amis et de leurs maîtres on travaille avec plus d'ardeur, plus de talent que jamais pour la gloire de l'art français, et cela aussi c'est servir noblement.

Quelque temps avant la guerre, nos Compagnies de chemins de fer, désireuses d'offrir un nouveau train officiel au chef de l'Etat, avaient prié M. Stéphane Dervillé, président du P.-L.-M., de demander au maître Hector d'Espouy, grand prix de Rome de 1884, la décoration et le mobilier des voitures de ce train.

Et M. d'Espouy a conçu une merveille, dit *le Figaro*, dont il achevait dernièrement les premières réalisations ; une merveille et un tour de force, car faire de l'art décoratif de haut style dans le cadre exigü d'un wagon, si spacieux soit-il, est une difficulté qu'on avait quelques fois tournée, mais qu'on n'avait jamais vaincue jusqu'ici.

M. d'Espouy a pleinement réussi son œuvre, en s'inspirant, avec autant de goût que d'ingéniosité, des fresques délicates, menues et charmantes de Pompéi, qu'il a su moderniser par les plus originales et les plus séduisantes trouvailles.

Ses voitures, que l'on verra bientôt, sont de véritables pièces de musée, et l'art décoratif devra à son talent et à l'initiative de nos Compagnies de chemins de fer un chef-d'œuvre dans un genre peu pratiqué jusqu'ici.

LES EMPLOYÉS DU P.-O. MORTS AU CHAMP D'HONNEUR

La Compagnie d'Orléans vient de faire poser dans la salle des Pas-Perdus de la gare d'Ansterdam un tableau

comportant les premières listes des agents de son réseau morts au Champ d'honneur, ou décédés des suites de leurs blessures.

LES CHEMINS DE FER et les Transports de chemins de fer en temps de guerre.

Par M. GIANNINI (*)

La folie sanguinaire et dévastatrice qui sévit en ce moment, et depuis longtemps déjà, a fait dire que le « Droit » avait fait faillite. Mais lorsque ce temps sera passé, le « Droit » régnera de nouveau, et même l'on peut penser que la force des peuples civilisés l'emportera plus efficacement pour résister aux explosions d'une brutalité barbare. C'est au « Droit » qu'il appartiendra de rétablir, le mieux possible, l'équilibre des intérêts les plus vitaux, lésés par la force aveugle, et de résoudre la situation anormale des rapports juridiques que le terrible fléau a troublés, par contre-coup, même dans les pays éloignés du conflit.

Nous nous proposons d'examiner ici la situation faite, par la guerre, aux moyens de communication les plus importants, c'est-à-dire aux communications par chemins de fer, et de résumer les conséquences qui en résultent.

A. — Les chemins de fer pendant la guerre.

Les chemins de fer sont un instrument de tout premier ordre en cas de guerre. Ils servent à la mobilisation et au ravitaillement des armées, à l'organisation de la guerre. Leur rôle est tellement important que le maréchal de Moltke a pu dire que les batailles se gagnent aujourd'hui au moyen des chemins de fer.

La construction des lignes et leur puissance de rendement sont souvent déterminées par des raisons stratégiques. On comprend facilement que tout Etat a intérêt à posséder sur son propre territoire un convenable et important réseau de chemins de fer, et que l'Etat envahisseur se préoccupe de le détruire pour en tirer profit, ou de l'endommager pour empêcher l'ennemi de s'en servir.

En cas de mobilisation ou en temps de guerre, l'Administration militaire de l'Etat peut utiliser tous les chemins de fer, quels qu'en soient les propriétaires, dans la mesure qu'elle juge convenable, en s'en réservant, s'il est nécessaire, l'usage exclusif. Par le mot « chemins de fer » nous entendons tous les biens mobiliers ou immobiliers affectés au service des chemins de fer.

La saisie du chemin de fer est une mesure trop grave pour qu'elle ait pu échapper à la « convention de La Haye » relative aux lois et usages de la guerre sur terre. L'article 53 de cette convention indique que tous les moyens servant à la transmission des correspondances (postes, télégraphes, etc...) et au transport des personnes par terre, par mer et par air, peuvent être confisqués, même s'ils appartiennent à des particuliers. Mais, au moment de la paix, ils doivent être restitués avec indemnités.

Telle est également l'opinion émise à la conférence de Bruxelles (art. 6) et à l'Institut de droit international (manuel 51).

Une fois la guerre terminée, les chemins de fer appartenant à l'Etat doivent donc lui être restitués.

(*) Voir *le Figaro* Italienne.

« Ses voitures, que l'on verra bientôt, sont de véritables pièces de musée et l'art décoratif devra à son talent et à l'initiative de Compagnies de chemin de fer un chef d'œuvre dans un genre peu pratiqué jusqu'ici ».

Le Journal des transports, 30 mars 1915, Collection Gallica

Petit Palais Paris

Le **Petit Palais**, construit à l'occasion de l'Exposition universelle de 1900 par l'architecte Charles Girault, abrite le **musée des Beaux-Arts de la ville de Paris**. Il est situé à Paris 8^e, avenue Winston-Churchill, face au Grand Palais.

Le Petit Palais est organisé autour d'un jardin semi-circulaire. La façade fait près de 150 m de long, centrée par un porche monumental surmonté d'un dôme. Des colonnes ioniques à volutes en diagonales en ornent la face principale ainsi que le péristyle semi-circulaire de la cour intérieure. Le décor est complété par de nombreux bas-reliefs.



Petit-Palais Paris, Collection Musée des Beaux-arts Paris

La façade du musée royal de l'Afrique centrale de Tervuren, en Belgique, également dessinée par Charles Girault, reprend en partie la composition et les motifs du Petit Palais.

Des travaux d'aménagement des combles situés au 3^e étage du musée décidés en 1912, ont été entrepris dès 1914.

Conduits par Charles Girault, l'architecte du Petit Palais et à la demande du conservateur de l'époque Henry Lapauze, **Hector d'Espouy** en a réalisé le décor en 1916.

Il s'agissait d'aménager cet espace situé coté Seine, pour accueillir la collection de gravures, de dessins, de livres et d'Antiques, léguée au musée par Auguste et Eugène Dutuit en 1902, en complément de leur très importante collection d'art ancien.

Charles Girault a dessiné le mobilier, les bibliothèques et la grande table de consultation destinée aux chercheurs. Pour le décor, **Hector D'Espouy**, appelé par Girault, a orné le plafond des armoiries de la Ville de Paris et a placé sur les murs peints en vert, deux "D" entrelacés, en hommage aux collectionneurs et généreux donateurs, Auguste et Eugène Dutuit.

Cependant Il faudra attendre la fin de la guerre pour que les collections, évacuées en province pendant les hostilités, puissent y être installées.

La bibliothèque, dont l'accès sans ascenseur et en montant par un escalier jusqu'à 3^e étage restait fastidieux, ne fut pourtant pas ouverte au public très longtemps.

C'est grâce à la rénovation du musée, entamée en 2000 et à l'ouverture dans cet espace en 2005 de l'actuel centre de ressources documentaires du Petit Palais, que la bibliothèque Dutuit pu enfin retrouver sa vocation d'espace de travail à destination des chercheurs et des amateurs, dans son beau cadre d'origine, bien que modernisé, un peu hors du temps et propice à l'étude.

L'ouvrage de Gilles Plum, *Le Petit Palais Chef d'œuvre 1900*, paru chez Nicolas Chaudun en 2005, cite ainsi par exemple un rapport de Charles Girault du 5 octobre 1915, relatif à l'exécution de peintures décoratives en vue de l'achèvement des salles destinées dans les combles du Petit Palais à la collection Dutuit.

Il existe également un mémoire signé par **Hector D'Espouy** en date du 16 octobre 1915, contresigné par Charles Girault, rappelant les travaux, la fourniture et les marouflages de toiles à prévoir dans les différents espaces ainsi qu'un rapport de Charles Girault, daté du 18 novembre 1915 accompagné de 2 plans tracés par **Hector D'Espouy**.

En dehors du décor réalisé pour la bibliothèque Dutuit, le Petit Palais conserve dans ses collections plusieurs esquisses peintes ainsi qu'un dessin, œuvres d'**Hector D'Espouy**.



Bibliothèque Dutuit, photo Philippe Ladet, Petit Palais, Musées des Beaux-arts de la Ville de Paris



Plafond bibliothèque, photo Philippe Ladet, Petit Palais, Musées des Beaux-arts de la Ville de Paris

Bibliothèque nationale de France

La **Bibliothèque nationale de France (BNF)**, ainsi dénommée depuis 1994, est la bibliothèque nationale de la République française.

Première institution chargée de la collecte du dépôt légal, à partir de 1537, elle est la plus importante bibliothèque de France et l'une des plus importantes au monde.

Ses collections s'élèvent à un nombre total de 15 millions de livres et d'imprimés ainsi que plusieurs millions de périodiques, comptés pour 390 000 titres. Avec 10 000 manuscrits enluminés médiévaux, elle est la première bibliothèque au monde dans ce domaine, mais elle compte plus largement environ 250 000 manuscrits, des cartes, estampes, photographies, partitions, monnaies, médailles, documents sonores, vidéos, multimédias, numériques ou informatiques (16,5 milliards d'adresses URL), des objets et objets d'art, décors et costumes...

Chaque année, la bibliothèque reçoit plus de 70 000 livres par dépôt légal ainsi que plus de 250 000 numéros de périodiques et des milliers de documents spécialisés.

Les activités de la BNF sont réparties sur sept sites, dont le principal est dorénavant la bibliothèque du site François-Mitterrand (Tolbiac), située dans le 13^e arrondissement de Paris, sur la rive gauche de la Seine.

Devenue Bibliothèque nationale puis impériale ou royale au fil des changements de régime que connaît la France à partir de 1789, elle bénéficie d'un très important accroissement de ses collections à la suite des nationalisations révolutionnaires.

En 1833, elle réunit l'hôtel Tubeuf, bâti en 1635, au palais Mazarin. Puis en 1868, elle s'agrandit dans les bâtiments reconstruits par Henri Labrousse.

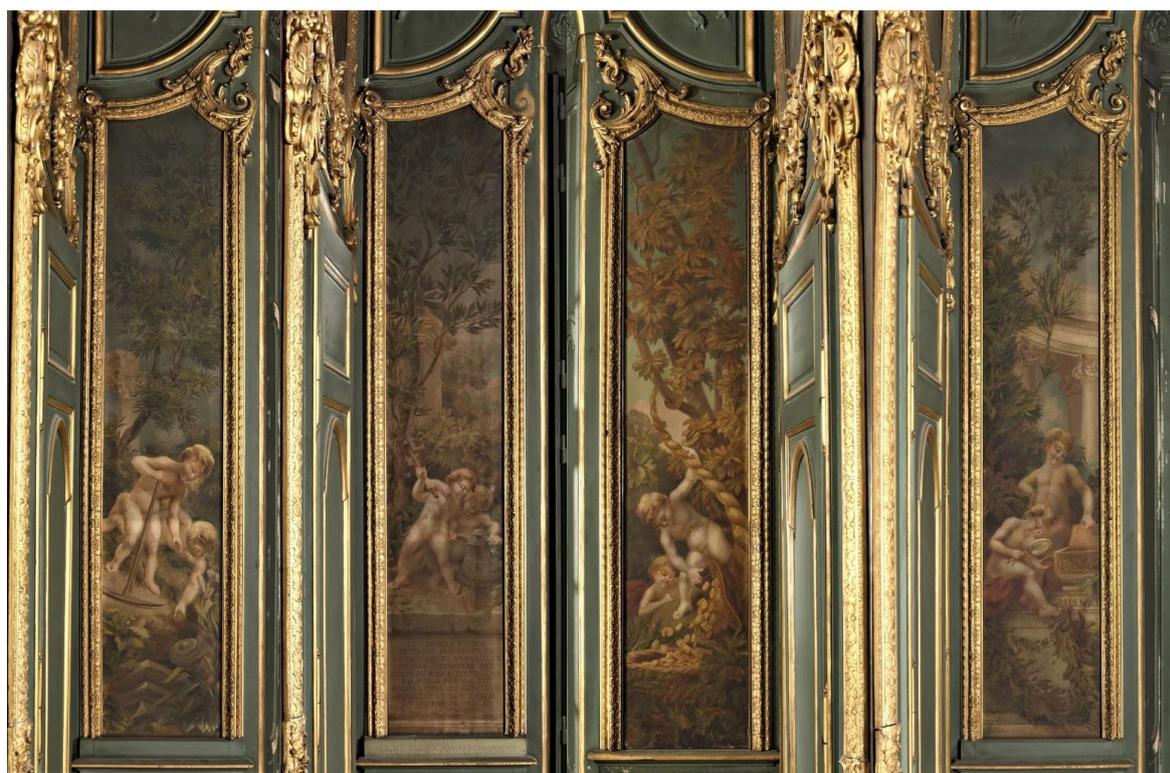
Le site historique, datant du xvii^e siècle, qui occupe désormais un îlot entier, se trouve dans le 2^e arrondissement de Paris, sur le lieu du palais Mazarin qui hébergeait également la Bourse de Paris au xviii^e siècle.

On a coutume de le nommer « quadrilatère Richelieu », du nom de la rue de son entrée principale.



Bibliothèque nationale de France, Salle Labrouste, collection BNF

C'est dans ce site historique qu'**Hector d'Espouy** a réalisé, en 1917, les peintures intitulées « Tableaux d'angle », dont les photos sont ci-après :



Tableaux d'angle, photos Bibliothèque nationale de France

Le livre « Le salon Louis XV à la Bibliothèque nationale de France : l'archéologie et la reconstitution d'un lieu d'histoire (1865-1913) » de Félicy Bodenstern permet d'en savoir un peu plus sur ces panneaux :

...Le salon Louis XV a été installé en 1741 dans l'hôtel de Nevers sur la rue de Richelieu pour accueillir à Paris les collections numismatiques du roi. Dessiné par l'architecte de la Bibliothèque du roi, Jules Robert de Cotte, il reçut un riche décor comprenant des tableaux de François

Boucher, Carle van Loo et Charles Natoire. Situé sur l'arcade de la rue Colbert détruite pendant les travaux d'Henri Labrousse à la Bibliothèque nationale en 1865, les décors furent mis en stockage. Il s'agit de considérer alors le changement de goût et la volonté de restauration manifestée par l'administration de la Bibliothèque et le successeur de Labrousse, Jean-Louis Pascal (1837-1920), qui dirigea sa reconstitution, « à l'identique », en 1904.

Il sert aujourd'hui encore de bureau aux conservateurs des antiquités du Cabinet des médailles... Félicity Bodenstein cite notamment le livre d'Ernest Babelon, « Le Cabinet des médailles pendant la guerre », Revue numismatique, Paris, 1919, où l'on peut lire :

« Le nouveau salon était plus long que l'ancien et présentait donc quatre panneaux étroits à décorer dans les angles. Ils furent confiés à « M. H. d'Espouy, qui, tout en s'étudiant à rester dans la tonalité et l'esprit du XVIII^e siècle, s'est inspiré très ingénieusement de la célèbre fresque de Pompéi représentant des Amours monnayeurs ». Ils sont peints de manière assez grossière et jurent à côté des autres toiles. Malheureusement, ces derniers ont beaucoup souffert et mériteraient d'être restaurés ».

L'expression « *fresque de Pompéi, les amours monnayeurs* » rappelle qu'autrefois, avant l'éruption du Vésuve qui a anéanti la ville en l'an 79 après Jésus Christ, Pompéi était un haut lieu de débauche sexuelle et de libertinage. Dans l'artère principale de la ville, dont il ne subsiste aujourd'hui que des ruines bien conservées, on trouvait côte à côte les établissements de jeu et de prostitution.

Par ailleurs, Dans ses collections d'ouvrages, la BNF dispose d'un exemplaire du recueil : *Moyen-âge : Détails d'architecture italienne par les élèves de l'Ecole de Rome.*

Monument aux morts de Cazères

Extraits de l'article de M. Gabriel Manière en date du 1^{er} décembre 1980 :

...Dans sa séance du 28 septembre 1919, le conseil municipal et son maire le Docteur Toigne, envisagèrent de perpétuer dans un monument original, digne et évocateur, le souvenir des Cazériens glorieusement tombés pour la patrie...Au cours de cette réunion importante, à laquelle participait le sculpteur Cazérien Frédéric Tourte, le projet d'un monument conçu par l'architecte Hector d'Espouy, obtint l'assentiment général...

Les 30 novembre et 7 décembre 1919, eurent lieu les élections municipales...M. Doméjean fut élu maire et la souscription publique commença...Au 2 juillet, elle a fourni 13 000 F.

... La décision finale concernant le choix des matériaux (marbre et bronze) fut prise le 21 avril 1922, la construction et la mise en place pour 20 000 F ; La partie bronze, statue et ornements, confiée à Frédéric Tourte, pour 13 000 F, couverte par la souscription...

Le 2 novembre 1923, le monument était terminé. L'inauguration fut fixée par le conseil municipal au 2 décembre 1923.

Par son style, par ses proportions, avec son jardinet clos et toujours fleuri qui l'entoure, le monument aux morts de Cazères, véritable œuvre d'art, exprime bien, dans son originalité propre le symbolisme recherché par ses créateurs.



Monument aux morts Cazères, 2010, photo Mairie Cazères

Lié à cet hommage aux morts de la Grande Guerre, Hector d'Espouy a réalisé un tableau conservé par l'office de tourisme inter-communal de Cazères.



Tableau d'Hector d'Espouy, photo Joël GRANSON

Palais du Luxembourg (Paris)

Le **palais du Luxembourg**, situé dans le 6^e arrondissement de Paris dans le nord du jardin du Luxembourg, est le siège du Sénat français, qui fut installé en 1799 dans le palais construit au début du xvii^e siècle, à la suite de la régence de la reine Marie de Médicis.

Construit en 1625 par Salomon de Brosse pour la Reine Marie de Médicis, le Palais du Luxembourg hébergea la famille royale avant d'être transformée en prison sous la Révolution. En 1800, Napoléon Bonaparte a fait transformer le bâtiment par l'architecte Chalgrin et en 1804, y installe les premiers sénateurs. Ils sont alors 80 et forment le "Sénat Conservateur" chargé d'approuver les décisions de l'empereur.

En 1814, après la chute de celui-ci, le Sénat est remplacé par la "Chambre des pairs".

Quelques années plus tard, la question se pose : comment installer les 271 personnes qui composent la "Chambre des pairs" ?

En 1836, Louis Philippe demande à l'architecte Alphonse de Gisors d'agrandir le palais. Le bâtiment est tel que nous le voyons aujourd'hui.



Palais du Luxembourg, photo Archives Sénat

Le service des archives du sénat a retrouvé deux mentions d'intervention **d'Hector d'Espouy** (parfois écrit Despouy) :

- une pour des retouches de peinture et de dorure dans la salle des Conférences en 1926,
- une autre pour les décorations intermédiaires de l'escalier dit de la Paix dont les peintures principales ont été effectuées par les peintres Lucien Simon et Maurice Denis.

Salle des conférences :

Longue de 57 mètres, large de 10,60 m et d'une hauteur de 11,60 m (15 m sous la coupole), cette salle fut réalisée par Alphonse de Gisors. Elle résulte de la réunion (finalisée en 1864) des trois salles du bâtiment d'origine.

En face de la cheminée est exposé le trône qu'occupait Napoléon I^{er} quand il assistait aux séances du Sénat conservateur.

À chacune des extrémités, on trouve un plafond en cul-de-four, avec des personnages de l'histoire de France par Henri Lehmann (1854).

À l'ouest, des origines à Charlemagne ; à l'est de la Première Croisade à Louis XV. Au plafond, l'Âge de la Paix et l'Âge de la Victoire par Adolphe Brune .

Huit tapisseries des Gobelins illustrant les Métamorphoses d'Ovide complètent la décoration.



Salle des conférences, photo Archives Sénat



Escalier de la Paix, photo Archives Sénat

Dans les publications du Sénat datées du 27 novembre 1923, on peut lire :

*En juin dernier, ont été achevées les réparations nécessaires par l'état d'une partie de la **Salle du Livre d'or**.*

Cette salle a été aménagée et décorée en 1817, par l'architecte Thomas Baraguey,...

...Les peintures qui la décorent comprennent deux compositions importantes du vieux Mosnier représentant, l'une au plafond de la salle, l'Apothéose de la vie de Marie de Médicis, l'autre au

plafond de l'alcôve, Marie de Médicis entre deux femmes ailées, toutes deux reprises dans les inventaires de Pailhet (1693) et de Bailly (1710).

D'autres petits panneaux à oreilles, du même Mosnier, sont repris à ces inventaires. On y trouve, en plus des panneaux en lambris attribués à Van Thulden, Van Huden, Van Hoek, Luca Giordano, Jean de Udine provenant des boiseries qui ornèrent, originairement, certaines localités de Paris, particulièrement les armoires du Cabinet doré de Marie de Médicis, complétées de boiseries peintes provenant du palais du Louvre.

*Les réparations ont été faites par M. **d'Espouy**, artiste décorateur, professeur à l'école des Beaux-arts, précédemment chargé de travaux à la bibliothèque du Sénat.*

Ces réparations, qui ont entraîné une dépense de 9 000 francs, de compte à demi avec l'administration des Beaux-arts, devaient être limitées à la partie basse, sur tout le périmètre de la salle. Mais, au cours de leur exécution, le mauvais état de certaines décorations dans la partie supérieure a nécessité l'extension des premiers travaux : un crédit complémentaire de 1 500 francs fut accordé par la Questure du sénat.

Les travaux entièrement terminés ont fait l'objet d'un examen et d'une réception par la Direction des Beaux-arts.

La salle du Livre d'Or est une salle voûtée du rez-de-chaussée, aux lambris dorés et plafond à caissons, qui servait à recevoir le *Livre d'Or de la Pairie*, c'est-à-dire le livre portant le nom des visiteurs illustres de la Chambre des Pairs.

Les tableaux et les boiseries seront retailés, redorés, restaurés et pour certains largement repeints.

L'ensemble, tel qu'il apparaît de nos jours, a été entièrement restauré de 1997 à 1999 par le Centre de recherche et de restauration des musées de France.



Plafond de la salle du livre d'or, photo Archives Sénat

BIBLIOGRAPHIE

- BABELON (Ernest), « Le Cabinet des médailles pendant la guerre », 1919, *Revue numismatique, Paris*,
- BODENSTEIN (Felicity) « Le salon Louis XV à la Bibliothèque nationale de France : l'archéologie et la reconstitution d'un lieu d'histoire (1865-1913),
- ESPAGNAT (Emile), « Notes historiques et archéologiques su Cazères », 1990, Editions Res Universis, Paris,
- D'ESPOUY (Hector), « Fragments from Greek and Roman architecture », 1981, *Classical America, W. W. Norton & Company, Inc.500 Fifth Avenue, New-York, N.Y. 10110.*
- FOCH (Anne et Robert), « Cazères et ses environs, Tome III, 2009, Editions Alan Sutton 37542 Saint-Cyr sur Loire,
- Grande chancellerie de la Légion d'honneur, « Brochure : Le Palais de la légion d'honneur », 2018,
- La Nouvelle revue Tome XXI, Mars-avril 1903, Article d'Edmond Claris. Source Gallica,
- MONTHIEU (Camille), « Cazères, Notice historique », réédité en 2002, Imprimerie Lacour, Nîmes (Gard),
- VOUTERS (Bruno), « Les secrets du Palais de de la Bourse », 2016, Editions La Voix, Lille (Nord),

Remerciements,

Ce travail de compilation de copies des œuvres des d’Espouy, mené par M. Granson et son épouse, a pu voir le jour grâce aux contributions importantes apportées par M. Jean-Claude Ressayac et d’autres personnes qui n’ont pas souhaité être citées.

Le démarrage des recherches a largement bénéficié de l’accueil prodigué par Mme Anne Jourdain, bibliothécaire Fonds ancien de l’institut supérieur des arts de Toulouse (ISDAT), qui les a reçus à plusieurs reprises avec beaucoup de gentillesse et de professionnalisme.

Profitant de la richesse inestimable de la Bibliothèque nationale de France, Mme Maria-Cristina Pirvu du Département Images et prestations numériques, a bien aimablement apporté sa contribution en faisant ressortir tous les documents où le nom de d’Espouy figurait, ce qui a ouvert un vaste champ d’investigation, inconnu de prime abord et inespéré. Des dizaines de pages de documents Gallica, riches en informations, ont été reçues.

Que ce soit en France comme à l’étranger, les diverses sollicitations ont obtenu des réponses détaillées, montrant que chacune des personnes contactées a passé un temps significatif afin d’être la plus exhaustive possible. De nombreuses personnes sont allées photographier des archives et/ ou des fresques pour illustrer au mieux les sujets présentés.

La qualité des présentations qui en ressort est le fruit de leur engagement.

Les autres contributeurs ont été :

Aux USA : grâce à l’intervention de Mme Béatrice Moore, une des consules de France aux USA, Mme Anna Drandall de The Otto Khan & James Burden Mansion, New-York.

En Belgique : Mme Anne Welschen documentaliste au Musée royal de l’Afrique centrale de Tervuren et M. Wulf Bodenstein, spécialiste des cartes anciennes.

En France :

- A la Grande Chancellerie de la Légion d’honneur, à Paris : M. Yves Minjollet, administrateur et Mme Alice Bouteille, chargée de mission auprès du Grand Chancelier, directrice de la communication,
- Au Petit-Palais, à Paris : Mme Claire Martin et Mme Sylvie Colomb,
- Au Sénat, Palais du Luxembourg à Paris : M. Ticchi responsable des archives et Mme Stéphanie Sanna de la division des archives,
- A la ville de Lille : Mme Jacinthe François du Service d’art et d’histoire à la Direction du patrimoine culturel,
- A la chambre de commerce et d’industrie du Grand Lille, Mme Valérie Solarczyk responsable du patrimoine et M. Maxime Corbec, responsable de la communication,
- Au Crédit du Nord de Tourcoing : M. Frédéric SURY, directeur d’agence et M. Amaury Wattel, directeur adjoint,
- Au Musée d’Arts de Nantes : Mme Marie Pineau, Chargée de la photothèque, Mme Cécile Clos, responsable de la photothèque, Mme Céline Rince-Vaslin de la Direction générale à la culture et M. Cyrille SCIAMA, conservateur chargé des Collections XIXe siècle et Partenariats,
- Aux thermes du Mont-Dore, M. Loïc Mesure, secrétaire général,

Que toutes ces personnes citées ou non soient chaleureusement remerciées d’avoir ainsi permis à la ville de Cazères de disposer gracieusement d’une aussi belle et complète compilation.

Le patrimoine de la ville vient de s’enrichir de façon significative grâce à toutes ces contributions.

